Marc Angenot

Que peut la littérature?
Sociocritique littéraire et critique du discours social

[Cet essai est paru dans l'ouvrage collectif *La Politique du texte, enjeux sociocritiques pour Claude Duchet*. Lille: Presses Universitaires de Lille, 1992. pp. 10-27]

Que sait et que peut la littérature?

Il faudrait reprendre, mais en la posant autrement, la sempiternelle question de l'«être» et de la spécificité de la littérature. Non pas «qu'est-ce que la littérature?», mais plutôt **que fait et, dès lors, que peut** la littérature? Depuis les décadents et symbolistes des années 1880 jusqu'à nos jours, on connaît à cette question la fade réponse des «esthètes», qui est qu'elle ne fait ni ne peut rien, Dieu merci! et que, selon le vers d'Edmond Rostand qui revient dans le commentaire littéraire actuel en des paraphrases post-modernes, «C'est encor bien plus beau lorsque c'est inutile...»
Eh bien, que **fait** la littérature, sur quoi et pour quoi travaille-t-elle et, au bout du compte, ce faisant **que sait-elle**? Que sait-elle qui ne se saurait pas aussi bien et mieux ailleurs? [1] Connaît-elle **quelque chose** à la manière des autres secteurs de production de langage, mais sur un mode spécifique, avec des instruments cognitifs propres, par exemple de cette connaissance imagée (*Bildhaftigkeit*) qui, selon György Lukács, la distinguait de la connaissance scientifique en la mettant cependant sur le même pied et en la rendant en quelque sorte complémentaire de celle-ci?

Aborder de telles questions, ce n'est pas la même chose que de demander cette autre question qui semble parente: «À quoi **sert** la littérature?», car il n'est pas dit à priori que cette connaissance, si connaissance littéraire il y a, soit **utilisable** pratiquement ou positivement, ni récupérable au service de quoi que ce soit. N'en déplaise à Rostand et à son *Aiglon*, de telles déterminations négatives ne seraient pas synonymes d'«inutile».

Une des questions fondamentales d'une sociocritique des textes, dans la mesure où celle-ci interroge le travail de mise en texte tout en refusant l'esthétisme «formel» et le nihilisme qui ne cessent de faire retour dans le discours critique contemporain,

revient bien à se demander constamment «que sait la littérature ?», — que sait-elle qui ne se saurait pas ailleurs, dans les champs discursifs publics ou ésotériques.

Une connaissance au second degré

Ma réflexion personnelle autant que ce que je comprends de la démarche sociocritique et de ses hypothèses me conduisent à modifier et infléchir d'emblée la question que je viens de formuler: «que sait la littérature?» ne se réfère jamais à un mode de connaissance propre et du **premier degré**: la question se précise donc de la façon suivante: que sait la littérature *sur les manières dont les autres secteurs discursifs «connaissent» le monde et légitiment leurs connaissances.* À quoi se joint aussitôt un problème corrélatif qui envisage la «forme» littéraire comme le moyen d'une pratique déterminée: comment ce qu'on désigne comme «écarts» stylistiques, et comme «jeux formels», comme «cacographie intentionnelle», dysfonctionnements médités et voulus et «subversivité» du texte littéraire a-t-il quelque rapport avec le travail particulier qu'opère le texte **sur** le discours social, c'est à dire avec cette **socialité** du texte qui ne peut être une simple retranscription inaltérée de ce que dit le discours social, pas plus que la forme littéraire du texte n'est un dispositif d'**asepsie** (certaines doctrines esthétiques ont pu et peuvent imputer au travail de la forme ce caractère fétichiste, le texte devant être préservé dans sa «pureté» du vil contact avec les langages utilitaires et philistins.)

Une telle réflexion s'inscrit dans la logique fondamentale de la recherche sociocritique. Le principal objet qu'interrogent les analyses d'un Claude Duchet, c'est ce qu'il nomme la *mise en texte*, c'est à dire la prise en charge spécifique par le texte romanesque du discours social. La sociocritique de Duchet a minutieusement cherché à penser la *sociogenèse du texte* comme dispositif d'absorption sélective de fragments du discours social et comme écart productif, «travail du texte» sur ce «hors-texte»[2] dont Claude Duchet n'a cessé de rappeler qu'il est à la fois dehors et dedans, que le texte est radicalement perméable au discours social, lequel demeure présent en lui «comme son ombre»[3], comme en un palimpseste, fût-il abondamment regratté et réécrit.

Mais Duchet a insisté tout autant sur le fait que le «collage» polyphonique du texte avec les suggestions exégétiques immanentes qu'il comporte, est qualitativement, pragmatiquement différent d'emblée, — même dans les écrits littéraires les plus banaux, les moins travaillés.

La sociocritique prétend tenir les deux bouts d'un dilemme ou d'un paradoxe. D'une part, le texte littéraire est immergé dans le discours social, les conditions mêmes de lisibilité du texte ne lui sont jamais immanentes — et ceci en apparence le prive de toute autonomie. Cependant, l'attention sociocritique est vouée à mettre en valeur ce qui fait la particularité du texte comme tel, à faire voir les procédures de transformation du discours en texte. Prélevé sur le discours social, produit selon des «codes» sociaux, le texte peut certes reconduire du doxique, de l'acceptable, des préconstruits, mais il peut aussi transgresser, déplacer, confronter ironiquement, excéder l'acceptabilité établie. Dans le premier cas, le texte s'assure d'une lisibilité immédiate, mais il n'est qu'une composante de la production doxique. Par là même (comme l'atteste de façon édifiante le cas du réalisme socialiste étudié naguère par Régine Robin [4]), il est aussi voué à devenir à brève échéance «illisible», incrédible à mesure que la connivence avec la *doxa* qu'il portait et qui le portait s'estompe ou se rompt brutalement. En revanche, les textes qui altèrent et déplacent le doxique hégémonique sont de ceux qui inscrivent de l'indétermination, — ce qui les rend difficilement lisibles dans l'immédiat, mais leur assure une potentialité, plus ou moins durable, de lisibilité «autre»[5].

M'inspirant de Michel Bakhtine autant que des recherches sociocritiques, je suis donc venu à l'idée que la littérature ne connaît qu'au second degré, qu'elle vient toujours *après*, dans un univers social qu'elle perçoit saturé de paroles, de débats, de rôles langagiers et rhétoriques, d'idéologies et de doctrines qui tous ont, justement, la prétention immanente de *servir à quelque chose,* de donner à connaître et de guider les humains en conférant du sens (signification et direction) à leurs actes dans le monde.

L'être de la littérature, alors, est dans son travail opéré **sur** le discours social, et non en ce qu'elle offrirait, en surcroît des journalismes, philosophies, propagandes, doctrines et sciences, des procès-verbaux à sa façon sur le «monde» ou sur l'«âme». La littérature est à concevoir comme un *supplément* du discours social, son moment est un après-coup, ce qui peut faire d'elle, en effet, une trouble-fête.

De telles thèses aussitôt posées excluent, à mon sens, à priori tout corrélat intemporel et essentialiste qui attribuerait à **la** fiction, à **la** production esthétique une fonction et une efficace permanentes,— d'ironie, de subversion, de carnavalisation, de déconstruction — lesquelles en feraient l'**alibi** perpétuel des discours de schématisation assertive du monde, d'identité et de pouvoir.

Si certains textes peuvent être déclarés «littéraires» dans la perspective et aveec les critères formulés ci-dessus, ils ne le seront pas d'après des caractères transhistoriques immanents, mais selon diverses **particularités** du travail qu'ils opèrent, qu'ils ont été en mesure d'opérer sur un état déterminé du discours social, avec ses dominantes hégémoniques et sa division du travail, sa topographie et ses dispositifs intertextuels spécifiques. Autrement dit, l'effet «littérature» ne peut être jugé et mesuré que par **rapport** au système socio-discursif global dans lequel il s'engendre.

La particularité de la littérature et ses possibilités tiennent à la conjoncture socio-discursive. La littérature ne peut faire quelque chose et connaître en manipulant le discours social, en un moment donné, que sous la contrainte de ce que les pregnances, les désagrégations, les résistances aussi du discours social rendent **possible**, à la fois par voie directe et *a contrario*; et le littérateur risque à tout moment, comme tout un chacun, de se laisser prendre à des leurres suggestifs, aux simulacres d'*inouï* qui encombrent banalement le marché culturel moderne.

L'*hétéronomie* et l'hétéroglossie ne peuvent s'appréhender par une intuition locale, par le seul examen de ce qui se trame dans le secteur littéraire canonique. L'hétéronomie n'est pas une qualité intemporelle de certaines œuvres à jamais classées comme dissidentes et subversives, mais elle doit s'appréhender dans l'économie globale du discours social d'un temps donné. Elle ne peut être une sorte de *valeur transhistorique*. Un langage «autre», l'invention d'un écart productif, la mise en langage d'apories profondes, tout ceci qui nous semble constitutif des «grands textes», demeure à tout moment improbable, et fort loin d'être à portée de main du simple «talent»; le texte littéraire n'est guère en position conquérante, il n'opère, au fond, de rupture significative que sous la contrainte de l'impossibilité advenue de dire, de l'aphasie et de l'asphyxie. La textualisation créatrice ne se réalise souvent que dans ces crises où la littérature, ou bien une de ses formes instituées, un de ses «genres» ne peuvent plus persister dans leur être sans que s'offre d'ailleurs une issue évidente. Au XXème siècle particulièrement, ce ne sont pas les formules apparemment (ré)novatrices qui font défaut, mais, de plus en plus dans le cours de ce siècle, la possibilité de conquérir un espace de langage juste, de se faire entendre dans le brouhaha du discours social, et dans la mercantilisation des inventions formelles. Cette possibilité devient aujourd'hui des plus ténue, improbable.

Critique du discours social

Il me paraît que les propositions qui précèdent entraînent une série de conséquences heuristiques. L'étude du texte littéraire n'a d'intérêt et n'est, à proprement parler, possible que si ce texte n'est pas isolé d'emblée, s'il n'est pas coupé du réseau socio-discursif dans lequel et sur lequel il travaille.

C'est de ces considérations que j'ai tiré, pour ma part, un programme de recherche qui appelle un *grand détour.* L'étude du fait littéraire comme labeur interdiscursif requiert justement, à mon sens, une *théorie et une critique historique du discours social.* Dans la mesure même où les arbres cachent la forêt, ce discours social du présent ou du passé par rapport à quoi de la littérature se positionne, ne saurait correspondre tout uniment à l'intuition qu'en a «l'homme de culture». De ce discours social, il faut faire l'analyse et pratiquer l'herméneutique pour pouvoir (re)parler ultérieurement de littérature. Dans la mesure où les méthodes des études littéraires, de l'ancienne rhétorique aux nouvelles narratologies et sémiotiques, *s'appliquent* fort bien au discours social dans son ensemble, la tâche que j'envisage n'est pas étrangère aux démarches et aux moyens du critique des lettres. [6]

Avant donc d'interroger la littérature, il faut chercher à considérer vraiment l'immense rumeur de ce qui se dit et s'écrit dans une société — de la propagande politique et syndicale aux prononcés juridiques, de la chansonnette commerciale aux textes savants ou philosophiques, du slogan publicitaire aux homélies et discours rituels, de la conversation de bistrot aux débats des colloques universitaires. Parce que ce qui se dit n'est jamais aléatoire ni «innocent»; parce qu'une querelle de ménage a ses «règles» et ses rôles, sa topique, sa rhétorique, sa pragmatique, et que ces règles ne sont pas celles d'un mandement épiscopal, d'un éditorial politique ou de la profession de foi d'un candidat député. De telles règles ne dérivent pas du code linguistique comme tel.[7] Elles forment un objet particulier, pleinement autonome, essentiel à l'étude de l'homme en société et de la culture.[8] Cet objet, fondamentalement sociologique et donc historique, c'est la manière dont les sociétés se connaissent en se parlant et en s'écrivant, dont l'homme-en-société se narre et s'argumente. Cet objet, c'est une science du discours social global. Cette science n'a pas à dédaigner l'étude de la «fonction esthétique» dégagée dans sa relativité culturelle par un Mukařovský. Elle n'a simplement pas à la fétichiser en l'isolant et en «l'aseptisant» d'emblée. [9]

L'objet d'étude qui, dans son autonomie relative en culture, forme une entité propre et un système global d'interaction, c'est le discours social tout entier dans la complexité de sa topologie, de sa division du travail et c'est dans le cadre d'une

analyse et d'une théorie du discours social qu'on pourra isoler certains écrits, appartenant parfois au «champ littéraire», dont le travail sur l'intertexte apparaîtra comme révélateur, intéressant, innovateur, significatif, pour des motifs contingents à l'ordre global des discours qui prévaut en un moment donné, aux effets d'occultation et de cloisonnement que révèlent contradictoirement les anaphores, les discordances, les paradoxismes inscrits dans le texte sous examen.

Les discours sociaux ne sont pas *juxtaposés* les uns aux autres en «genres» et secteurs indépendants, ils ne sont pas non plus aléatoires et contingents à des moments de communication. Ils forment, dans un état de société, un système composé, interactif, où opèrent de fortes tendances hégémoniques et où se régulent des migrations. C'est au discours social, dans la complexité cacophonique de ses langages, de ses schémas cognitifs, de ses migrations thématiques que s'appliquent d'abord les méthodologies des études littéraires, — «débarrassées» de ce qu'elles ont de fétichiste et de formaliste — et ce n'est que dans le discours social global que peuvent se réconcilier avec un certain degré d'objectivation et de démonstrabilité, les trois étapes traditionnelles de la description, de l'interprétation et de l'évaluation des textes, des oeuvres, et des genres et discours qui coexistent et interfèrent dans une culture donnée.

Le texte littéraire et son travail dans le discours social

Le texte littéraire inscrit du discours social et le travaille. Mais **le** texte littéraire, je le répète, demeure une pure entéléchie: le travail à opérer sur les discours sociaux n'est pas une tâche transhistorique qui aille de soi, ce travail est toujours problématique et ses stratégies sont multiples, contraintes, et dans une même société divergentes par leurs moyens et leurs fonctions. Le discours social apparaît, *vu des lettres,* comme un dispositif problématologique, fait de leurres, d'énigmes, de dilemmes et de questionnements. Si les textes, littéraires ou non, se réfèrent au **réel,** cette référence s'opère dans la médiation des langages et des discours qui, dans une société donnée «connaissent» différentiellement et même de façon antagoniste, le réel duquel je ne puis rien dire antérieurement aux diverses manières dont il est connu.[10]

Sans une théorie et une pratique d'analyse du discours social, lequel est bien plus et autre chose que l'intuition qu'on en a, il n'est guère possible d'aborder le domaine des lettres tout de go, sans tomber dans l'à priori, l'intuition incontrôlée, l'imputation aux caractères formels de l'objet des fonctions interdiscursives du texte. Ce qui manque

donc dans une large mesure aujourd'hui — au-delà des constructions élitistes de l'histoire des idées et des interprétations mécanistes de la critique dite «idéologique» — c'est une théorie et une histoire du discours social.

En traçant ce programme d'une analyse du discours social préalable à une critique interdiscursive des textes, je ne prétends pas, faut-il le dire, «déclasser» la littérature, ni ne suggère d'aborder un recueil poétique avec le même regard qu'un manuel de cuisine. Mais je souhaite défétichiser. Défétichiser la littérature, lui demander: que peux-tu en travaillant sur le discours social, qu'est-ce que tu exprimes qui ne se dit pas mieux ailleurs, qu'est-ce que tu confortes et par aventure qu'est-ce que tu défais ou parviens à problématiser dans les représentations sociales? Approche intertextuelle et interdiscursive généralisée pour laquelle la pensée de Mikhaïl Bakhtine, interprétée peut-être de façon infidèle à la lettre des écrits du grand penseur soviétique, a été notamment déterminante. Seuls se récrieront devant ce projet d'intégration et de confrontation, ceux pour qui le texte littéraire, «pur» et «autotélique», ne doit être que le prétexte à des gloses infinies qui servent d'*alibi*, de rêve banal d'échapper à la pesanteur sociale.

Le travail de la littérature comme pratique qui vient reconduire et reproduire, désarticuler et recomposer, — mais disconnectés de leur raison d'être fonctionnelle, — les discours sociaux, peut être, en effet, en une énumération sommaire, de natures très diverses dans ses visées et ses résultats: contribuer à la production sociale du sublime, établir ou conforter un appareil de commémoration et de légitimation, d'édification et d'enseignement (dans la mesure où ce que les modernes appellent la littérature conserve des quasi-fonctions rémanentes, legs de ses anciens usages) ou bien pratique ludique et ironique, organisation polyphonique, entreprise délibérée d'opacification, *néologie* au sens fort c'est à dire tentative de mise en langage des indicibles sociaux, etc...

Une pratique de discours qui vient après toutes les autres

La littérature ne s'oppose pas aux multiples activités de discours qui se divisent le travail dans la topographie culturelle, en ce que, dans son coin ou en sa «Tour d'ivoire», elle se livrerait au vain et gratuit labeur de déconstruire du sens et serait glorieusement privée, seule, de finalité pratique et de télos. La littérature n'est justement pas seule dans un coin, ni «hors du siècle», qu'il s'agisse de roman réaliste ou moderniste, ou de poésie cubiste ou surréaliste: *elle est ce discours qui, présent dans*

le monde, vient prendre la parole et travailler avec «les mots de la tribu» après que tous les autres discours aient dit ce qu'ils avaient à dire, et notamment les discours de certitude et d'identité; elle est ce qui semble avoir mandat de les écouter, d'en répercuter l'écho et de les interroger en les confrontant.

Du seul fait qu'elle vient *après*, elle ne va pas rafistoler des positivités civiques, rajouter de la fonctionnalité pratique, de la certitude impérative, parce que, justement, il y en a déjà en abondance dans le reste du discours social, — des certitudes qui sont toutes en antagonisme déclaré ou larvé les unes avec les autres et tissues de contradictions. Le texte romanesque moderne, par exemple, est alors un dispositif de collage, d'effets dialogiques, d'ambiguisation sémantique, de polysémie et de polyphonie, non par quelque manie formelle ou par quelque soumission à une Esthétique transcendante, mais justement parce que — même dans le plus plat, le plus 'à thèse' des romans — il ne fait que **refléter ou enregistrer** la rumeur cacophonique du discours social global avec ses voix discordantes, ses légitimités indécidables, ses échos et ses parodies, et entend en effet, s'étant mis à *juste distance*, les différentes thématisations concurrentes des **mêmes** choses, ce qui murmure et ce qui tonitrue, perçoit et transcrit les glissements de sens d'un langage à un autre, les antinomies, les apories des explications globales, les incohérences constitutives de ces doctrines qui font des adeptes et des martyrs.

L'ambiguité, la polysémie, la non-téléologie, la non-finalité, les sauts subreptices, les doubles sens et les figures cachées, les stratifications de significations potentielles: ce ne sont pas à tout prendre des traits distinctifs de la littérature, ce sont les traits fondamentaux *mais non mis au jour ni reconnus comme tels*, du discours social global, c'est à dire du produit global des différentes manières dont une société et ses «porte-parole» s'efforcent de connaître le monde et de le fixer en langages, arguments et récits.

La littérature ne sait faire que cela: rapporter au second degré cette CACOPHONIE INTERDISCURSIVE, pleine de détournements et de glissements de sens et d'apories plus ou moins habilement colmatées. Elle ne peut que **manifester** ce qui se dissimule sous la **logique** apparente du discours social, c'est à dire l'incapacité ontologique où il est de *connaître* le réel historique de façon stable et cohérente, sans affrontements irréductibles entre les «visions du monde» qui l'habitent, sans «vices cachés» dans les systèmes et les explications et sans encourir à tout coup la *malencontre du réel*.

La littérature est en effet «polysémique» et dépourvue de conclusion et de sommation sémantique assurées, non pas *par contraste* avec l'en dehors, la non-littérature, qui serait monosémiquement et «consensuellement» capable de connaître un monde intelligible et transparent, mais justement parce qu'elle ne fait que **refléter** en synecdoque - non pas «le réel» comme naguère on a pu le dire - mais le discours social dans sa confuse mouvance et son incapacité essentielle à jamais pouvoir connaître ce réel dont l'énigme, décidément, ne se résout pas.[11]

Claude Duchet, réfléchissant sur et avec *Bouvard et Pécuchet*, écrivait: «on ne peut véritablement penser l'histoire qu'à travers l'imaginaire». De quoi je tire que les multiples discours publics et savants qui pensent et énoncent l'Histoire comme positivité narrable et intelligible, source d'enseignements et d'*exempla* moraux, déploiement téléologique, interpellation mobilisatrice et civique, ne la *pensent* pas vraiment et que la fiction qui la pense ou la non-pense comme brouhaha d'explications exclusives et spécieuses, comme obscure ironie ultime, a **raison** à sa manière, c'est à dire qu'il y a une raison littéraire-fictionnelle qui vient ironiquement occuper le trône de la Pensée après la défaite de la raison civique et savante.

C'est au fond bien simple: si nous croyions que les discours qui parlent assertivement du monde le connaissaient adéquatement ou avaient le potentiel de le faire dans les meilleures conditions, la littérature serait, en effet, bien «inutile». Mais la littérature ne connaît pas le monde mieux que ne parviennent à le faire les autres discours, elle connaît seulement, ou plutôt elle **montre** que les discours qui prétendent à le connaître et les humains qui humblement ou glorieusement s'y efforcent, ne le connaissent vraiment pas. [12]

Ce n'est que dans ce cas, en posant ce genre d'hypothèses qu'on se trouve en droit d'affirmer que la littérature sert, de fait, à quelque chose. Elle dit, elle parvient souvent à dire: cela ne tient pas debout, ce n'est pas tout ce qu'on pouvait dire, il n'y a pas que cela, "There are more things on Heaven and Earth...", on peut voir les choses autrement, "It ain't necessarily so" [13].... En ceci, elle n'est ni très roborative, ni constructive — ainsi que l'ont soupçonné tous les doctrinaires et hommes d'État qui, de la Renaissance à nos jours, ont cherché à la mettre au service de quelque chose. Mais on peut faire quelque chose d'«utile» et remplir une fonction cognitive spécifique dans et par un travail de confrontation intertextuelle et d'*opacification* qui serait évidemment passablement négatif et odieusement vain **si** le discours social était par ailleurs plein de clartés définitives, d'enseignements irrévocables, de sobres et pertinentes identités,

de visions du monde confirmées et roboratives — ou même s'il offrait vraiment parfois de telles clartés existentielles.

Ce n'est donc pas la littérature **en soi**, en une singularité qui serait bien gratuite dans un monde cohérent et intelligible, qui est opaque, cryptosémique, de sens ambigu et évanescent: *c'est le discours social, le discours du monde* qu'inlassablement elle transcrit, comme font à la fin (non écrite) du roman de Flaubert, Bouvard et Pécuchet, qui est effet, malgré les évidences superficielles des grandes hégémonies et des légitimités, une «histoire pleine de bruit et de fureur» et qui *dans sa sommation* ne signifie rien.

Les grandes idéologies-doctrines mêmes, qui peuvent sembler former les secteurs les plus «solides» du discours social et dont la systématicité s'oppose le plus nettement à la textualité littéraire, ne sont que des **bricolages** sur du déjà-là idéologique qu'elles refaçonnent en oubliant leurs «sources» et, étant des bricolages — dans un sens radical de ce mot, c'est à dire des *arrangements ad hoc de «choses» sélectionnées sous contrainte et qui n'étaient pas faites pour fonctionner ensemble* — des bricolages empétrés dans des traditions qu'on ne parvient pas à liquider d'un revers de main, elles sont forcées de les «retaper» en en conservant l'essentiel et elles ne sauraient à ce titre être parfaitement adéquates à des fonctions synchroniques de préservation des pouvoirs établis ou de dissimulation d'intérêts sociaux. Elles sont des **tissus d'apories** à mesure même de leur volonté de *connaître* globalement et de mobiliser des humains en donnant du sens (*signification et direction*) à un univers social et historique qui se dérobe constamment à la pleine cohérence, à la clarté axiologique d'impératifs maîtrisables et à l'univocité. Les grandes idéologies ne sont pas des «systèmes» [14] ou ne le sont que par l'apparence de leur rhétorique d'auto-légitimation; elles sont, de toute nécessité, des collages hétérogènes dont, encore une fois, la rhétorique superficielle s'efforce ordinairement de cacher les coutures et les raccords;les idéologies n'ont finalement ni «logique ni rigueur **propres**»; elles ne sont que des productions sectorielles de cet ensemble synchronique, plein d'affrontements, de «bougé» et de réfections subreptices qu'on peut appeler le *discours social total*. Isolables certes pour fins d'analyse, les grands ensembles idéologiques sont fatalement **hétéronomes** et interdiscursifs; les idéologies ne sont pas des «systèmes» dans la mesure où elles apparaissent toujours, me semble-t-il, à l'analyse comme des *nœuds gordiens* de contradictions et d'apories, plus ou moins habilement dissimulées. Les antinomies et les apories dont je parle ne sont pas des insuffisances contingentes dont certaines idéologies seraient grevées, mais elles sont le résultat fatal de toute

recherche de cohérence axiologique et de toute volonté d'interprétation collective et mobilisatrice du monde.

Les idéologies ne sont pas des systèmes enfin, en ce sens qu'elles sont des **espaces d'affrontement** pour des variantes doctrinales antagonistes, des tendances et des sectes, des luttes internes d'orthodoxies dont la confrontation même produit la destruction réciproque des logiques et des argumentations les unes des autres. Une idéologie, dès qu'elle se développe, suscite non seulement des oppositions et des résistances extérieures, mais, dans le champ même qu'elle institue en se développant, des **hétérodoxies immanentes** qui en corrodent la logique, et même très souvent des dissidences contiguës qui, au nom des mêmes principes «sacrés», opposent une construction argumentative et narrative qui devient à peu près le contraire de la version dominante dans le champ. Cette hypothèse vaut, il me semble, tant pour les idéologies religieuses que pour les idéologies politiques ou civico-militantes...

Une bonne part de la littérature modern(ist)e revient alors justement à faire voir ceci: que le roi est nu, que les grandes explications autant que les petits alibis sont des bricolages pleins d'antinomies et qui ne tiennent pas le coup. La littérature n'est donc certes pas une «discipline», ni un *champ* du système culturel, (auto-)pourvus d'une sorte de mandat sectoriel, différent de nature mais analogue dans le principe à ce qu'a pu être le positivisme dans les sciences. Elle n'est qu'un certain (et incertain) travail après-coup sur le discours social et qui tire ses caractères du fait de *venir après que tout soit déjà dit*. C'est pourquoi encore, il reste quelque chose de la littérature quand les dispositifs hégémoniques usés laissent voir leur trame, qu'ils sont devenus obsolètes, odieux souvent désormais et rétroactivement reconnus comme chimériquement inadéquats et fallacieux.

Ce travail de la littérature ne consiste jamais à **démontrer faux**, pas plus qu'à donner raison, mais à attirer l'attention sur de l'«étrangeté», du sens en surcroît, des inconséquences, des contradictions dissimulées. La littérature n'est pas *critique*, elle ne fait jamais œuvre critique: c'est à dire qu'elle ne corrige pas, ne remplace pas les propos voltairiens et progressistes de M. Homais par des propos plus vrais ou plus adéquats au «réel», elle les montre dans leur «étrangeté», elle les défamiliarise, mais sans prétendre posséder d'instruments de connaissance qu'elle pourrait leur opposer.

Je me trompe peut-être dans ce que j'ai dit plus haut sur l'absence de mandat méthodique des lettres: la littérature moderne — sur une longue durée déjà, depuis

le milieu du XIXème siècle au moins — se reconnaîtrait dans un mandat, il y aurait une quasi-idéologie propre à la pratique littéraire mais elle tiendrait alors d'un scepticisme cognitif radical, — de quelque façon qu'on le prenne et sans doute le terme de «scepticisme» peut déplaire, — scepticisme quant à la capacité des langages sociaux et de son **propre** travail langagier à connaître positivement et à se faire entendre, scepticisme quant à la possibilité pour le «réel», le monde, l'histoire d'être connus de quelque manière irréfutable que ce soit.

Du moins, si il n'en est pas ainsi, s'il n'en va pas comme je le suggère, alors *il n'y a pas de littérature,* il n'y a que des gens de plume qui racontent de plus ou moins vaines biographies fictives, mettent des mots et des images sur leurs états d'âme, «observent» la vie de salon et méditent, activités analogues à celles de ceux qui narrent avec emphase le règne d'un monarque ou font l'éloge d'une politique et persuadent de ses bienfaits présents ou futurs, mais activités qui, **de plein pied avec celles-ci**, serait évidemment un peu vaines ou de moindre conséquence. Il faudrait, dans cette contre-hypothèse, souhaiter que la littérature se mette au service des bonnes doctrines ce qui lui confèrerait quelque utilité par procuration.

Littérature idéaltypique et littérature empirique

En posant ces thèses, on a donné évidemment au mot de «littérature» un sens axiologique à priori, on a construit l'idéal-type d'un potentiel cognitif qui, dans la réalité empirique, ne se réalise que rarement, certains diraient: exceptionnellement.

C'est en effet que **la** littérature comme masse de textes et en tant que champ de production sociologiquement circonscrit et objectivable, a produit d'abord et massivement, dans toutes les étapes de la modernité des XIXème et XXème siècles, une simple reconduction stylisée et imagée des topiques dominantes, du «retapage» de formules culturellement utiles, du ressassement plus ou moins spirituel du déjà-dit, et de la propagande pour l'ordre social prévalant souvent camouflée sous les apparences fallacieuses de la créativité et de l'originalité.

J'introduirai ici la notion de **fou du roi** pour décrire le statut d'ambiguité fonctionnelle du travail littéraire moderne comme déviance et subversion *tolérées,* dépenses langagières *ostentatoires,* ironisation protégée par les Pouvoirs. Pour qu'un texte issu de ce champ littéraire échappe à ce statut ambigu de semi-extériorité fonctionnelle, il lui faut récuser ce degré de semi-légitimité où la littérature (même dans ses «avant-

gardes», du romantisme à nos jours) bénéficie d'une *tolérance magnanime sous condition*, qui fait d'elle, malgré les apparences, la complice efficace des hégémonies, de la *doxa* et des discours canoniques et officiels.

Le texte littéraire est toujours à un certain degré partie prenante de l'*ordre* hégémonique. En dépit de l'irruption de quelques «logothètes» à la parole *inouïe*, l'émergence tout armée dans la tête de quelqu'un d'un langage neuf est chose plus qu'improbable. Il n'y a pas, à y regarder de près, de rupture esthétique, pas plus que de rupture épistémologique, bien localisées, franches et irréversibles. Par la nature des choses, de l'entropie des cultures, tout travail de rupture produit d'abord des glissements de sens mal perceptibles, des érosions de paradigmes, des effets mal balisés, des balbutiements cognitifs ou esthétiques. L'innovation culturelle est soit éclatante et aussitôt reconnue *parce qu*'elle n'est qu'illusoire, parce qu'elle épate tout en étant fort intelligible c'est-à-dire préparée subtilement dans le marché des idées et de la culture. Ou bien, l'innovation est maladroite et partielle, — maladroite: j'entends qu'elle tâtonne pour se frayer un chemin dans le réseau socio-discursif, pour donner le ton d'un langage *autre,* que l'hétérodoxe, l'hétéronome ne se formulent qu'au prix de beaucoup d'aveuglement au potentiel de la logique nouvelle et en s'appuyant bien souvent sur des préconstruits, des normes admises, du déjà-là.

Le travail esthétique consiste en partie à colmater le conflit interne engendré par la coexistence du banal, du conventionnel et de l'inoui. Les changements de langage et de forme ne s'opèrent pas ponctuellement. Ils résultent le plus souvent d'une crise, d'une désorganisation d'un pan du système discursif qui contraignent un genre littéraire pas exemple, à abandonner des «acquis» sans offrir d'abord aucune échappatoire, aucune nouvelle formule tout prête. Au cours de cette crise où beaucoup auront d'abord recours à des opérations de recyclage de formules obsolètes, à des emprunts dans les secteurs voisins, à du «retapage», un langage nouveau va peut-être se frayer chemin et faire surface. De telles hypothèses sont au moins suggestives en ce qu'elles s'opposent aux mythes de l'innovation créatrice et de la rupture éclatante qui encombrent l'histoire littéraire comme celle de la philosophie.

Ici encore on se réclamerait volontiers des analyses de Claude Duchet, notamment celles qu'il a faites de *la Peau de chagrin* car elles font voir que le texte littéraire n'est pas, par quelque vertu d'essence, à la fois autonome et souverainement défendu face aux pressions de l'hégémonie discursive insidieuse par rapport à laquelle il *opère*, mais dans laquelle aussi il se trouve intégralement immergé. «L'énoncé social critique et

ronge l'énoncé romanesque», écrit Duchet [15]. Une *critique* littéraire (qui ne parlerait pas seulement d'œuvres médiocres ou de succès de circonstance, loin s'en faut) devrait montrer comment la textualisation littéraire est d'abord et fatalement «au service du discours social», de ses mythes, de ses préconstruits, de ses langages et de ses axiologies et que, pour une tache aveugle que le texte dissout ou ironise, il subsiste plusieurs passages où le texte le plus neuf reconduit de la *doxa,* retisse les trames d'évidences spécieuses et joue de ces «paradoxismes» qui ne font que demeurer dans la mouvance des lieux communs. À une bonne partie des morceaux de bravoures des œuvres modernistes, on pourrait appliquer le vers de Corbière «Il voyait trop et voir est un aveuglement».[16]

C'est parce que les textes littéraires — au sens courant, institué de ce terme — ont la potentialité d'être «autres», ailleurs, en excès par rapport à leurs dires qu'ils touchent à la dimension esthétique et c'est parce qu'ils ont, *plus encore,* la fonction de redire, d'illustrer, de relayer le déjà-là qu'ils relèvent de la reproduction sociale.

Le texte littéraire, comme essence, n'existe donc pas. Ce qui peut se repérer occasionnellement dans un état de culture ce sont certains écrits, — classés littéraires ou non, — qui secouent l'entropie des idées reçues ou qui leur tendent un miroir déformant. Certains textes aussi qui cherchent à donner un langage à ces «choses» que les discours canoniques ne verbalisent pas suivant le principe profondément social que ce qui ne se dit pas n'existe pas. Ces textes intéressent évidemment non seulement le critique des lettres mais le sociologue et l'historien si le fait discursif doit en effet s'analyser à la fois comme répétition, redondance, compulsion à redire le déjà-dit, comme pré-jugé et mé-connaissance *et* comme mouvance, glissements subreptices, ironisation, émergence de logiques autres, émergence (pour transposer Ernst Bloch) du *noch-nicht-Gesagtes*, du pas-encore-dit. L'essentiel pour une herméneutique culturelle consiste à ne pas confondre ces nouveautés et ces ruptures authentiques avec ce qu'offre à tout moment en grande abondance le banal marché de la Nouveauté culturelle (et littéraire), avec ses leurres, ses «retapages», ses révolutions ostentatoires et ses effets de mode, son «toc» conformiste ou anti-conformiste, ses dispositifs de ressentiment et son décrochez-moi-ça de l'identité ethnique, sociale, sexuelle qui se vend si bien ces temps-ci.

En développant sa réflexion théorique, la sociocritique a contribué à rejeter une sorte de paradigme sociologique simpliste selon lequel il y aurait, dans le social, de la reproduction, de l'imposition symbolique, du lisible, de l'institution entropique et

littérairement hors du social (et donc hors de toute prise analytique objective) du *novum*, de l'imaginaire, de l'utopisme, de la créativité... Car le social (et donc l'objet de la réflexion socio-logique et historio-graphique), c'est aussi l'"instituant", le "*novum*", l'"imageant" (par opposition à l'imagé), le rêvé, l'imaginaire, l'innovateur, le sacré; c'est ce qui émerge autant que ce qui résiste; c'est ce qui s'arrache autant que ce qui adhère et persiste en s'imposant; ce qui advient autant que ce qui perdure; l'interprétance autant que le dogme; et la parole libérante opposée à la parole autoritaire.



Notes

1. Je reprends et je développe ici certaines propositions formulées naguère dans un article théorique en collaboration avec Régine Robin, «L'Inscription du discours social dans le texte littéraire,» dans *Theories and Perspectives,* numéro dirigé par Edmond Cros. *Sociocriticism* (Pittsburgh PA et Montpellier: CERS), vol. I, 1: juillet 1985, pp. 53-82. On verra aussi de nombreux développements théoriques dans mon livre récent, *Mille huit cent quatre-vingt-neuf: un état du discours social*. Montréal / Longueuil: Éditions du Préambule, 1989, 1.176 p. (Collection «L'Univers des discours»).

2. «Ce que le texte suppose, en lui mais avant lui, pour être reçu par son lecteur comme le *déjà-là* du monde, dans lequel se découpe l'espace romanesque...» (Claude Duchet,**********************, 316)

3. ***************#1, 83.

4. *Le Réalisme socialiste, une esthétique impossible*. Paris: Payot, 1986.

5. Je reprend ici des considération déjà développées dans une petite étude de Régine Robin et M.A., *la Sociologie de la littérature, un historique*, Montréal, CIADEST, 1991.

6. Elle ne «s'impose» pas et je n'entends l'imposer à personne, mais c'est un programme qui découle à mon sens des vingt années et plus où s'est développée une réflexion sociocritique.

7. L'analyse du discours social est d'une certaine manière antagoniste de la conception linguistique de «la langue» comme d'un système dont les fonctions sociales doivent être neutralisées et scotomisées. L'analyse du discours travaille directement sur la division du travail symbolique et, selon sa démarche, il n'y a pas des «sujets parlants» socialement abstraits qui parleraient «français», par exemple, avec des variations heuristiquement négligeables. Il y a des gens qui — dans des pragmatiques déterminées — parlent en mandement épiscopal, en homélie, en fait-divers de journal «tabloïd», en propagande syndicale, en querelle de taverne, en conseil de médecin généraliste, etc.

8. La plupart des chercheurs de notre Ère du soupçon semblent être bien d'accord sur le fait que jamais les discours sociaux, les «choses dites» ne sont neutres ou innocents, que «La Marquise sortit à cinq heures» n'est pas moins **idéologique** que «La France aux Français», il n'est donc pas d'énoncé (il n'est pas de symbole, d'ornement, de gestes socialement réglés, etc.) dont on ne puisse démontrer l'arbitraire culturel et qu'on ne puisse *ipso facto* rattacher à des enjeux et des intérêts, à des valeurs qui ne sauraient transcender la société ou le groupe qui les **reconnaît**, et dès lors qu'on ne puisse dénoncer comme fonctionnant en vue de l'imposition de «pouvoirs».

9. On a pu se plaindre de l'abondance de la réflexion sur les faits langagiers depuis une trentaine d'années. Il s'en faut pourtant que tous les chercheurs dans les lettres et les sciences de l'homme soient sensibles à la particularité et à la matérialité du fait *discours.* À son caractère littéralement «incontournable» pour qui prétend penser le social et l'historique. Beaucoup traversent encore, peut-on dire, les échanges de parole ou les pages écrites sur lesquelles ils travaillent pour y trouver avant tout des «informations», des données sur le monde empirique, sur le monde *dont ça parle* et sans bien percevoir que le texte examiné (ou l'enregistrement) est tissu de mots, d'expressions, de manières de dire, de jargons et de styles, de stratégies pour convaincre ou pour narrer qui ne vont pas de soi, qui ne sont aucunement universels ni naturels, qui sont propres à l'institution, à la culture, à l'identité sociale ou socio-sexuelle dont le locuteur ou le scripteur sont à un moment donné les *porte-parole*. Beaucoup ne perçoivent donc pas, dans ces «manières de dire», un ordre de faits socio-historiques propre duquel les «informations» et les »données» prétendues sont d'ailleurs inséparables.

10. Voir mon article avec Régine Robin, «L'Inscription du discours social», *Sociocriticism*, I, 2.

11. On peut se référer pour éclairer cette problématique et les thèses ici esquissées à divers travaux et publications antérieurs; deux livres:

Le Cru et le Faisandé: Sexe, discours social et littérature à la Belle Époque. Bruxelles: Labor, 1986, 202 p. (Collection «Archives du futur»).

Mille huit cent quatre-vingt-neuf: un état du discours social. Montréal / Longueuil: Éditions du Préambule, 1989, 1.176 p. (Collection «L'Univers des discours»).

Et un certain nombre d'articles et de contributions à des livres collectifs:

"Présupposé / topos / idéologème", in Jacques Pelletier, dir. *Le social et le littéraire: anthologie*. Montréal: Cahiers d'études littéraires, 1984, pp. 265-282. ♦ Paru d'abord dans le numéro *Le Lieu commun* d' *Études françaises*, XII: 1-2.

"Idéologie / Collage / Dialogisme" in *Collages* (Collectif du GROUPE MU, JACQUES DUBOIS ET AL.). Paris, U.G.E. "10/18", série "Revue d'esthétique", n° 3-4, 1978, pp. 340-51.

"Littérature et discours social: la fonction interdiscursive des textes littéraires, hypothèses de recherche" in Mario J. Valdès, dir. *Toward a Theory of Comparative Literature. Selected Papers presented in the Division of Theory of Literature at the XIth International Comparative Literature*

Association Congress (Paris, August 1985) New York: Peter Lang, 1989, pp. 99-107.

"Le Drame de Meyerling: production narrative, acceptabilité et discours social", in Walter Moser et François Latraverse, dir.,
Vienne au tournant du siècle. Montréal: Hurtubise/Brèches & Paris: Albin-Michel, 1988, pp. 67-90.

"Le Champ littéraire et le discours social en 1889", in Albert Halsall, dir. *Text and Ideology.* Ottawa: Tadac, 1986. pp. 33-54.

"L'histoire en coupe synchronique",in Clément Moisan, dir. *Histoire littéraire: théories, méthodes, pratique.* Québec: Presses de l'Université Laval, 1989, pp. 57-76.

"Roman et idéologie: *Les Mystères de Paris*", *Revue des langues vivantes* (Liége), 4: 1972, pp. 392-410.

"Intertextualité/interdiscursivité/discours social", dans *Intertextualité. Texte. Revue de critique et de théorie littéraires* (Toronto: Trintexte), 2: 1983, pp. 101-12.

"Bakhtine, sa critique de Saussure et la recherche contemporaine," dans *Bakhtine, mode d'emploi,* numéro présenté par André Belleau. *Études françaises,* 20, 1: juillet 1984. pp. 7-19.

"L'Inscription du discours social dans le texte littéraire". (En collaboration avec Régine **Robin**), dans *Theories and Perspectives,* numéro dirigé par Edmond Cros. *Sociocriticism* (Pittsburgh PA et Montpellier: CERS), vol. I, 1: juillet 1985, pp. 53-82.

"Rhétorique du discours social", dans *Rhétorique et littérature,* ensemble dirigé par MICHEL MEYER, *Langue française* (Paris: Larousse), 79: 1988, pp. 24-36.

"Pour une théorie du discours social", dans *Médiations du social,* numéro présenté par Claude **Duchet.** *Littérature* (Paris: Larousse), # 70: 1988. 82-98.

"Hégémonie, dissidence et contre-discours", dans *Dire l'hétérogène, dossier* SOUS LA DIRECTION DE WALTER MOSER ET RÉGINE ROBIN. *Études littéraires* (Québec), vol. XXII, n° 2: 1989. 11-24.

"La Fiction, l'oubli et la trace: la généalogie du roman entre l'épigraphie funéraire et la parodie de Plutarque", dans *Rethinking the Subject in Discourse*, actes du colloque des 18-20 mars 1988, édités par Robert F. Barsky. *Discours social / Social Discourse,* vol. II, 1-2: printemps-été 1989. 143-150.

"Frontières des études littéraires, science de la littérature, science des discours", *Horizons philosophiques,* n° 1: automne 1990. 23-34.

Voir également les volumes collectifs français et anglais,"Social Discourse: A New Paradigm for Cultural Studies", EDITED BY MARC ANGENOT AND RÉGINE ROBIN, *Sociocriticism* (Pittsburgh &

Montpellier), #6: 1987-88 et #7: 1988 (2 vol.)

12. À la question «Que sait la littérature ?», à laquelle j'essaie d'apporter des réponses hypothétiques, s'ajoute la question plus agaçante: pourquoi la critique littéraire, dans nombre de ses tendances, semble-t-elle organisée pour ne pas **le** savoir — qu'elle fétichise le texte «pur», qu'elle s'hypnotise sur la «fôôôrme» (Brid'oison), qu'elle exige des lettres qu'elles se mettent «au service» d'idées vraies ou de programmes civiques... Dans ces extrêmes par défaut ou excès, c'est toujours ce que peut et sait la littérature (et de fait elle ne peut pas tout) qui est dénié, gommé, sur- ou sous-estimé.

13. Si la première citation est d'*Hamlet*, la seconde vient de l'opéra de George et Ida Gershwin *Porgy and Bess.*

14. Pour évoquer ici une définition de Louis Althusser en 1968, abondamment endossée et glosée à l'époque.

15. ************, 92.

16. *Les Amours jaunes*